

ETC



## Confrontés aux mirages, les handicaps de la raison

Claire Savoie, « Quelque chose qu'on croit pouvoir tenir dans la main », Galerie Skol, Montréal. 6 mai - 3 juin 2000

Elisabeth Recurt

Numéro 52, décembre 2000, janvier–février 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/35709ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Recurt, E. (2000). Compte rendu de [Confrontés aux mirages, les handicaps de la raison / Claire Savoie, « Quelque chose qu'on croit pouvoir tenir dans la main », Galerie Skol, Montréal. 6 mai - 3 juin 2000]. *ETC*, (52), 38–39.



## ACTUALITÉS/EXPOSITIONS

Montréal

### CONFRONTÉS AUX MIRAGES, LES HANDICAPS DE LA RAISON

Claire Savoie, « Quelque chose qu'on croit pouvoir tenir dans la main », Galerie Skol, Montréal. 6 mai - 3 juin 2000

« ... une sorte d'exercice impossible qui consisterait à tenir dans la main le temps et l'espace... » (Claire Savoie).

dans cette dernière installation de l'artiste Claire Savoie, les exercices n'ont jamais été si tentants et pourtant si ardu. L'artiste nous défie constamment, dans chacune des constituantes de son travail. Tout y a été conçu afin de nous aimer, l'artiste instaurant ici un jeu qui nous attire, nous rejette et nous reprend, révélant nos lacunes, palpant nos faiblesses, flirtant avec la logique pour mieux la détruire ensuite. Qui s'y frotte s'y déstabilise.

L'installation occupe un espace cubique et blanc (300 cm x 300 cm). Une ouverture a été pratiquée dans un des angles et le visiteur peut ainsi entrer dans cette petite pièce mais il ne peut avancer, l'espace qui lui est réservé étant très restreint. Du plafond est diffusée une lumière blanche, presque aveuglante. Habitant l'espace et nous empêchant donc d'avancer plus loin, un tissage de fils de nylon tendus verticalement et horizontalement semble figurer un projet d'urbanisme, d'architecture. Ces fils sont à peine visibles, vu la matière plastique dont ils sont faits, reflétant la lumière. Des

lettres de l'alphabet sont articulées en alternance par une voix d'homme et de femme.

Univers de lignes, de lumière et de sons. Exercice d'épuration géométrique développant un certain cousinage formel avec le répertoire rationnel et rigoureux des années soixante, un vocabulaire sublimant parfois des phénomènes scientifiques ou physiques. Les œuvres d'alors utilisaient des matériaux industriels souvent taxés de stérilité. Pourtant ils recellaient déjà nombre d'indices nous plaçant à l'écoute de nous-mêmes. Chez Savoie, les formes et les matériaux choisis l'ont été pour cette capacité d'investigation, d'interrogation, de déstabilisation. La pureté et l'austérité des moyens dévoilent des phénomènes perceptifs que nous avons pris l'habitude de reléguer au tréfonds de nous-mêmes et de nos mémoires, par méfiance à l'endroit de nos propres réactions, par peur que notre savoir ne soit ébranlé par nos sens. La neutralité dont use Savoie lui permet de nous guider vers les décisions essentielles, les qualités et incidences physiques devenues nécessités à ses yeux.

Tout au cours des siècles passés, les représentations picturales se sont attirées des louanges grâce à l'illusionnisme dont elles ont su se parer, usant des astuces les plus simples aux plus sophistiquées. Au fil de nombreuses expériences et tentatives, les surfaces picturales

sont parvenues à conquérir cette illusion d'une troisième dimension. Chez Savoie, l'espace réel, donc éminemment tridimensionnel, réussit à nous tromper non pas à force de tactiques picturales mais plutôt matérielles, physiques. C'est ici cette troisième dimension qui s'efface régulièrement, on se croirait en face d'un tableau à la Vasarely, de plans d'architecte... Il est impossible de se fier à la densité matérielle; le réel peut tout autant être source d'illusions que l'est un trompe l'oeil en peinture. Cette architecture de nylon nous fait tanguer aux confins du réel, ses intersections de filage créent des plans apparaissant concrets l'espace d'une seconde et basculant tout aussi vite dans le virtuel. À peine notre oeil crée-t-il des passages, des continuités, des directions, des élévations que ceux-ci se désintègrent, se dissolvent pour se reconstituer ailleurs. Ce qui apporte une dimension motrice à cette installation pourtant statique. Cette constante transformation est toutefois l'obstacle premier à notre possession des lieux. Savoie nous avait prévenus: impossible de retenir le temps et l'espace... Le tangible se change en impalpable, nos repères vibrent, s'interposent, se superposent.

Notre perception est piégée, notre vision nous trompe, l'œuvre de Savoie ne serait-elle qu'un mirage ? Le corps vacille, déséquilibré. Mais nous persistons, regardons jusqu'à ce que la confusion soit si grande que le vertige s'installe. Notre appréhension de l'espace n'est que fugacité; on avait cru pouvoir se fier à sa logique, à ses connaissances et à ses acquis mais le corps n'a pas suivi.

Faute de repères concrets, nous nous accrochons à l'univers de sonorités rythmées qui envahit l'espace et dont le flux semble tout à coup bien rassurant, comparé à ces images indécises et flottantes. Abandonnés aux vagues sonores, notre acharnement volontaire refait vite surface, trop heureux de trouver matière à son entendement, superficiellement rassuré par la clarté sonore. Le mécanisme de décryptage se remet en branle. Cette fois-ci, rien ne saura nous échapper. On tente de saisir une phrase, un message formé par ces lettres nommées une à une. Les voix devraient nous rassurer, certes plus tangibles qu'une géométrie linéaire changeante. Les sons (comme ils l'étaient déjà dans « Une date, le nom d'un lieu et l'heure d'un rendez-vous » (Galerie Article, 1998), semblent être les seuls outils possibles de mesure du temps et de l'espace. Pourtant, nous observons vite une certaine frustration à l'écoute de ces unités dénuées de sens. Les règles d'usage de la langue n'ayant pas été observées, nous voilà déjoués une fois de plus dans notre désir de compréhension. Les lettres, les signes devraient véhiculer des contenus de pensée mais ici, l'exercice de révélation est annulé, la connaissance s'avère encore une fois impossible. Les lettres, séparées les unes des autres, dissimulent le sens qu'elles devraient contribuer à révéler. Impossible de reformer des phrases, de trouver « le » sens. Si parfois nous parvenons à reconstruire deux ou trois mots, le temps pris à en décoder un autre annule notre mémoire des précédents. Acti-

vitité excitante et frustrante où l'on joue le rôle d'un récepteur handicapé par sa propre mémoire. Celle-ci semble décidément ne répondre qu'aux stratégies auxquelles elle a été habituée; elle se révèle peu flexible, fermée sur elle-même en quelque sorte, empêchée de saisir le sens d'une lettre séparée des autres, de son contexte. Comme si le sens ne prenait forme qu'à travers la continuité, la linéarité, alors qu'en réalité, chaque morceau du puzzle est doté d'un poids, d'une signification, d'un symbolisme qui lui est propre. De chaque sonorité émane une configuration, un goût, une couleur que notre logique nous empêche d'atteindre et de saisir. Chaque lettre vibre, aiguë, grave, molle, incisive, dure, affaissée, piquante, assouvie, ronde, rectiligne, sucrée, suave, amère, sèche. Si la connaissance des messages véhiculés par les phrases nous est pour ainsi dire impossible, l'opération systématique de dissection qu'exerce l'artiste donne à la langue ce que l'intérêt du message lui avait enlevé: sa corporéité, sa matérialité, sa sensualité, sa vie. Cette sève habite plus concrètement l'espace que l'architecture de fils de nylon. Les sons occupent l'espace, les lettres ne sont plus que notes de musique se frayant un chemin à travers les fils, se faufilant jusqu'à nous, s'enroulant autour de nous, vibrant, jouant de nos sens. Certes, le langage perd ici sa première fonction communicative mais le langage est devenu repère, construction, mélodie.

Savoie sait déjouer nos habitudes. Ici, nous dit-elle, il ne faut pas chercher à comprendre coûte que coûte et y perdre son entendement; il faut simplement se tenir là, être là. Et « être », rappelons-le, signifie sentir. Repères intellectuels et mémoires ne servent plus à rien. Évanescents acquis, vaines attentes, désirs de possession frustrés. Tout ceci ayant pour objectif de mieux nous révéler à nous-mêmes.

La seule méthode d'appréhension de cette installation, comme de bien des œuvres d'art, c'est l'abandon.

ELISABETH RECURT

